

**Cecilia Ridgeway, *Framed by gender. How gender inequality persists in the modern world*, Oxford, Oxford University Press, 2011.**

Compte-rendu par Anne Revillard, paru in *Revue française de science politique*, 63(2), 2013.

Professeure au département de sociologie de l'université de Stanford, Cecilia Ridgeway propose dans *Framed by gender* une réflexion sur les mécanismes de persistance de l'inégalité de genre dans la société nord-américaine contemporaine, en prenant appui sur les résultats de plusieurs décennies de travaux empiriques et de réflexions théoriques en psychologie sociale, en sociologie et en anthropologie, recherches auxquelles elle a elle-même apporté quelques contributions essentielles<sup>1</sup>.

L'ambition de l'auteure n'est pas d'expliquer l'existence d'une inégalité de genre, mais de comprendre comment cette inégalité persiste en dépit des transformations économiques, sociales, juridiques et politiques qui semblent pourtant en avoir déstabilisé les fondements (affirmation d'un droit antidiscriminatoire, progression de l'activité des femmes, etc.). Sa réflexion prend appui sur une définition du genre comme « système de pratiques sociales [...] qui constitue des catégories sexuées distinctes et différenciées, classe les gens dans ces deux catégories et organise les relations entre eux sur la base de différences définies à partir de leur catégorie de sexe » (p.9, trad. pers.). Les implications de cette définition du genre comme système de catégorisation, dans la réflexion proposée par C. Ridgeway, peuvent être lues à deux niveaux.

Cette définition permet d'abord de saisir l'omniprésence du genre dans la vie sociale : parce que les gens utilisent les catégories de sexe, mais aussi les significations qui leur sont associées (cf *infra*), comme « cadres primaires » (au sens goffmanien) pour entrer en relation les uns avec les autres, le genre fonctionne comme « force organisatrice dans les relations sociales de la vie quotidienne » (p.6), et par là les significations de genre s'étendent « à toutes les sphères de la vie sociale » (p.7), au-delà des sphères sexuelle et reproductive.

Cette définition induit ensuite une lecture particulière de l'inégalité de genre, insistant sur sa dimension d'inégalité de statut. Relisant la distinction wéberienne entre pouvoir, ressources et statut social comme fondements des inégalités au prisme de cette définition du genre comme système de catégorisation, C. Ridgeway souligne que l'inégalité de genre ne se résume pas à une inégalité de positions entre les hommes et les femmes dans la société (positions fonctions du pouvoir et des ressources dont disposent les un-e-s et les autres), mais comprend une dimension statutaire essentielle. En d'autres termes, « on est inégal parce qu'on est un homme ou une femme, et pas seulement parce qu'on occupe telle ou telle position organisationnelle dans la société » (p.11). Parce que les inégalités de statut sont fondées sur « des croyances culturelles communes quant à la valeur et à l'estime due à des groupes [sociaux] », il convient de s'intéresser à la nature et aux modalités d'opérationnalisation de ces croyances culturelles (*cultural beliefs*) qui, dans le cas du genre, correspondent à des « hypothèses culturelles sur les différences entre les personnes appartenant à une catégorie de sexe [et celles appartenant à l'autre] ». Les travaux de psychologie sociale attestent

---

<sup>1</sup> Voir notamment Cecilia Ridgeway et Lynn Smith-Lovin, « The gender system and interaction », *Annual review of sociology*, 25, 1999, p.191-216; Cecilia Ridgeway, "Unpacking the gender system : a theoretical perspective on cultural beliefs and social relations", *Gender and society*, 18, 2004, p.510-531.

à cet égard la prévalence de modèles stéréotypés de la masculinité et de la féminité (*agent man vs communal woman*) dans les représentations communes aux Etats-Unis.

Prenant principalement appui sur des recherches en psychologie sociale, C. Ridgeway montre de façon convaincante comment ces croyances se matérialisent dans les relations sociales quotidiennes avec des effets inégalitaires, en illustrant plus spécifiquement son propos à partir de la sphère professionnelle (chapitre 4) puis de la sphère domestique (chapitre 5), avant de consacrer un dernier chapitre à l'étude de contextes de relations sociales réputés plus innovants dans lesquels elle montre comment l'inégalité de genre se redéploie sous des formes nouvelles. Sont étudiés d'une part deux milieux professionnels, celui des biotechnologies et celui des technologies de l'information, et d'autre part la transformation des pratiques de drague hétérosexuelle entre étudiant-e-s aux Etats-Unis. Dans ce dernier cas par exemple, le script classique du *dating* (rendez-vous traditionnellement suscité par l'homme) s'est trouvé de plus en plus remplacé par le *hook-up* (rencontre de deux personnes dans le cadre d'une sortie/soirée impliquant initialement un groupe plus large). Or bien qu'il constitue un format d'interaction plus informel et laissant plus d'initiative aux femmes, le *hook-up* voit se redéployer des logiques inégalitaires : l'initiative du passage à l'acte sexuel reste le plus souvent masculine, et les pratiques sexuelles qui en résultent restent plus souvent orientées vers le plaisir sexuel de l'homme que de la femme.

Le principal intérêt de l'ouvrage réside sans conteste dans la démonstration de l'utilité des travaux de psychologie sociale, souvent peu intégrés par les sociologues et politistes, pour l'étude des inégalités de genre. Ces travaux apportent par exemple un éclairage précieux sur la construction quotidienne des inégalités dans des milieux professionnels mixtes, permettant de saisir comment les croyances de genre influent sur la capacité de prise de parole et d'influence, sur le crédit accordé aux un-e-s et aux autres, sur le degré auquel des femmes seront perçues comme des candidates légitimes à des postes d'autorité... Les recherches en psychologie sociale viennent ici utilement informer une analyse processuelle et microsociologique des inégalités qui connaît par ailleurs un fort développement dans les études sur le genre à partir d'autres perspectives théoriques et/ou disciplinaires (ethnométhodologie, théorie queer).

On pourra toutefois regretter, justement dans l'optique d'une telle étude processuelle des inégalités, que la catégorisation de sexe intervenant dans les relations sociales quotidiennes soit peu interrogée quant à son homogénéité, au détriment d'une prise en considération plus systématique de la consubstantialité des rapports de genre, de classe et de race notamment. Certes, C. Ridgeway souligne à plusieurs reprises que la catégorisation de sexe n'intervient pas seule, et que s'ajoutent d'autres catégorisations (race, classe, âge, catégorisations relatives à des situations sociales spécifiques tels que les rôles professionnels) parfois plus saillantes que l'identité de genre, faisant en sorte que cette dernière fonctionne le plus souvent comme une « identité en arrière-plan » (*background identity*, p.69). Il n'en demeure pas moins que le lien entre la catégorisation de sexe et les autres types de catégorisation reste essentiellement décrit sur le mode de l'ajout, selon une métaphore arithmétique<sup>2</sup> ne permettant pas de questionner l'homogénéité de la catégorisation de sexe en elle-même. Les apports de l'approche ethnométhodologique des inégalités, à laquelle C.

---

<sup>2</sup> Sur l'usage des métaphores arithmétiques dans les théories de l'intersectionnalité, voir Candace West et Sarah Fenstermaker, « 'Faire' la différence », *terrains & travaux*, 10, 2006, p.103-136.

Ridgeway fait par ailleurs référence à plusieurs reprises dans son étude de la mobilisation des catégories de sexe dans les interactions quotidiennes, auraient mérité d'être pris en considération ici quant à l'analyse de l'intersectionnalité<sup>3</sup>.

Enfin, et bien qu'insistant à plusieurs reprises sur le caractère à la fois « positionnel » et « statutaire » des inégalités de genre dans les sociétés contemporaines, C. Ridgeway n'échappe pas complètement à l'aporie de l'alternative entre approches matérialiste et culturelle des inégalités, notamment lorsqu'elle défend l'idée d'un « retard » des croyances culturelles par rapport aux pratiques (*cultural lag*). La persistance de croyances traditionnelles en dépit de pratiques innovantes constituerait dans cette optique un des principaux freins à la progression de l'égalité entre les sexes, là où l'existence d'études dressant le constat inverse, notamment quant au partage des tâches domestiques (persistance de pratiques inégalitaires profondément incorporées en dépit de la promotion de valeurs égalitaristes<sup>4</sup>) semblerait plutôt inviter à la prudence en la matière.

Ces quelques limites n'ôtent toutefois rien à l'intérêt de la synthèse proposée par C. Ridgeway sur les inégalités de genre et les ressorts cognitifs de leur perpétuation, qui sont autant de ressorts de leur transformation possible. L'ouvrage pourra être utilisé avec profit comme introduction à la sociologie du genre (soulignons à cet égard la grande qualité du premier chapitre), mais intéressera aussi les plus spécialistes par sa portée théorique et sa mobilisation convaincante des travaux de psychologie sociale.

---

<sup>3</sup> Ibid.

<sup>4</sup> Jean-Claude Kaufmann, *La trame conjugale. Analyse du couple par son linge*, Paris, Pocket, 2002 (1992).